



La virilité en ruine : défaillance du sujet masculin et économie du désir dans la littérature algérienne d'expression française post-indépendance

The Ruins of Virility: The Failing Male Subject and the Economy of Desire in Post-Independence Algerian Literature in French

Sarah SLIMANI ¹

Laboratoire Techlang | Algérie
s.slimani@univ-boumerdes.dz

Riadh GHESSIL

Laboratoire Techlang | Algérie
r.ghessil@univ-boumerdes.dz

Résumé : Cet article propose une lecture psychanalytique du personnage masculin dans la littérature algérienne d'expression française post-indépendance, à partir des œuvres de Sadek Aïssat, Assia Djébar, Maïssa Bey et Kamel Daoud. Il soutient que la représentation systématique de personnages masculins défaillants et impuissants est le symptôme d'une crise profonde de la subjectivité masculine. Cette crise s'articule autour de trois axes : l'impossibilité d'égaliser la figure héroïque du Moudjahid, érigée en idéal du moi collectif inaccessible ; la défaillance ou l'absence de la figure paternelle réelle, qui prive le sujet de toute lutte œdipienne structurante ; et une mélancolie virile au sens freudien, soit le deuil impossible d'une virilité jamais possédée, transmise de génération en génération sous forme de trauma.

Mots-clés : masculinité défaillante, idéal du moi, sidération libidinale, mélancolie virile, trauma transgénérationnel

Abstract : This article offers a psychoanalytic reading of the male character in post-independence Algerian literature in French, drawing on works by Sadek Aïssat, Assia Djébar, Maïssa Bey, and Kamel Daoud. It argues that the systematic portrayal of failing, powerless male figures is symptomatic of a profound crisis in masculine subjectivity. This crisis unfolds along three axes: the impossibility of measuring up to the heroic figure of the Moudjahid, which functions as an unattainable collective ego ideal; the failure or absence of the real paternal figure, which deprives the male subject of any structuring Oedipal conflict; and a virile melancholia in the Freudian sense — the impossible mourning of a virility never possessed, transmitted across generations as inherited trauma.

Keywords : failing masculinity, ego ideal, libidinal stupefaction, virile melancholia, transgenerational trauma



¹Auteur correspondant : SARAH SLIMANI | s.slimani@univ-boumerdes.dz

La critique littéraire a longtemps interrogé la littérature algérienne d'expression française au prisme de deux volets principaux : les traumas collectifs inhérents aux événements extrêmes vécus par le pays et leur impact sur la mémoire, et la condition féminine préoccupante dans une société traversée par un paradigme patriarcal ancestral ancré. Ces deux volets ont été effectivement au cœur d'interrogations critiques phares, notamment les analyses de Charles Bonn sur la fragmentation identitaire (BONN C, 1985). ou encore les lectures à tendance féministe de Mireille Calle-Gruber de l'œuvre d'Assia Djebar (Calle-gruber, 2001). Ces approches, quoique riches et intéressantes, ont cependant conduit à la mise en marge d'un élément tout aussi important : le sujet masculin. Qu'est-il arrivé à l'homme dans la littérature algérienne ? Pourquoi le personnage masculin est-il très souvent représenté comme défaillant, impuissant et paralysé ?

C'est précisément autour de ces questions que s'articule le présent article. Nous proposons une lecture psychanalytique du personnage masculin dans la littérature algérienne d'expression française. L'idée directrice de cet article part d'une observation simple : les personnages masculins sont le plus souvent décrits comme étant des personnages défaillants et impuissants, souffrant de mélancolie ou d'exil intérieur. Nous émettons l'hypothèse que cette représentation du sujet masculin ne serait pas un accident narratif ni un mimétisme aveugle de la réalité sociale, mais plutôt une construction symptomatique d'une crise profonde de la subjectivité masculine. Nous supposons que cette image, pour le moins amoindrie du personnage masculin, est le résultat du croisement de plusieurs facteurs, autant sociaux qu'historiques. Ainsi, une lecture psychanalytique nous permettrait d'élucider cet enchevêtrement de caractéristiques dans ses aspects symbolique et libidinal. Nous suggérons que cette crise prend racine dans l'impossibilité, pour le personnage masculin, de répondre aux exigences symboliques qu'incarnait l'idéal viril structuré par l'imaginaire de la guerre de libération nationale algérienne. En effet, la figure du Moudjahid, présence héroïque ayant structuré l'autorité tutélaire de la nation algérienne, a joué le rôle d'un idéal du moi collectif, au sens freudien du terme. Cette instance était la boussole infaillible que le personnage masculin algérien postcolonial se devait de suivre. Or, cette instance était de fait inaccessible, construite sur la base d'un passé mythifié, évoluant dans un contexte particulier et répondant à des exigences différentes. Se crée ainsi, dans la société algérienne, des générations d'hommes qui s'effondrent face à une comparaison à une entité imaginaire inégalable. Cette crise symbolique a été renforcée par les désillusions successives qu'a subies la nation, allant des élans autoritaires des années 70 aux horreurs inouïes des années 90. Ce climat de violence a été un frein à toute émancipation inconsciente. Dans le cadre de cette étude, nous mobiliserons un corpus composé des œuvres de quatre auteurs algériens que nous considérons comme des entrées intéressantes au traitement de cette problématique.

Sadek Aïssat, auteur de trois romans², happé prématurément par la mort et dont l'œuvre demeure encore aujourd'hui trop peu étudiée par la critique littéraire. Les personnages aïssatiens nous offrent, en effet, un tableau de personnages masculins souffrant autant

²Sadek Aïssat a publié trois romans : *L'Année des chiens* (1996), *La Cité du précipice* (1998) et *Je fais comme fait dans la mer le nageur* (2002), tous parus chez des éditeurs français. Décédé prématurément, son œuvre demeure insuffisamment étudiée par la critique.

dans leurs âmes que dans leurs corps, ne disposant que d'une infime marge de liberté d'agir, de penser ou encore de désirer. Assia Djebar et Maïssa Bey, figures de proue de la littérature féminine algérienne, nous proposent d'apporter le regard féminin sur la défaillance masculine, à travers une description décentrée et démythifiée des personnages masculins. Kamel Daoud, dans une réflexion métatextuelle, a proposé une image tout aussi amoindrie du personnage masculin dans *Meursault, contre-enquête*, en mettant l'accent sur la rupture de la filiation symbolique entre les générations et leurs attentes. Le choix de ce corpus a été établi en fonction des représentations des personnages et de leurs parcours dans les récits ; toutefois, cela ne nous empêchera pas de faire appel à d'autres textes lorsque le contexte l'exigera. Nous mobiliserons, lors de notre lecture, principalement des outils d'analyse psychanalytiques hérités de Freud, notamment en ce qui concerne la mélancolie des personnages ou encore leur impuissance symbolique. Nous nous appuierons également sur quelques réflexions lacaniennes et post-freudiennes, comme c'est le cas du concept de *Spaltung* – qui représente un éclatement du sujet et une division du moi à cause d'une contradiction insolvable entre désir et réalité. Nous nous intéresserons également à la transmission transgénérationnelle des maux et des blessures qui constituent des facteurs inconscients de blocage et d'impuissance. Notre article se déploiera en trois parties : la première portera sur l'analyse de la figure paternelle dans la littérature algérienne d'expression française et mettra l'accent sur sa défaillance dans la formation de l'idéal du moi collectif. Nous nous focaliserons, dans la deuxième partie, sur la perturbation de l'économie libidinale, que nous appellerons la sidération du désir chez le personnage masculin. Cet élément sera analysé en fonction de la défaillance de la figure masculine et du climat de violence quasi-permanent qui sévit dans les univers littéraires algériens. La troisième et dernière partie sera consacrée à la mélancolie masculine représentée comme structure dominante, mais aussi aux tentatives contemporaines de réparations.

1. Père défaillant: effondrement de l'autorité symbolique et crise de l'idéal du moi

1.1. Le mythe du père fondateur et son impossible incarnation

Chaque société se construit symboliquement sur des mythes fondateurs qu'elle érige en repères absolus. L'Algérie ne fait pas exception : la figure héroïque du Moudjahid et celle, encore plus honorifique, du martyr. Les combattants de la guerre de Libération ont représenté dans l'imaginaire collectif et dans la culture populaire algérienne une figure paternelle monumentale, incarnant volontiers le sacrifice et la virilité. Cette figure a été, en effet, au cœur de la représentation de la masculinité de l'Algérie post-indépendance, dans la mesure où l'on pourrait la considérer comme la constitution de l'idéal du moi, au sens freudien du terme. En guise de rappel, l'idéal du moi a été un concept clé de la pensée de Sigmund Freud, développé notamment dans deux essais particulièrement connus : *Pour introduire le narcissisme* (1914) et dans *Psychologie des masses et analyse du moi* (1921). L'idéal du moi est pour Freud une des trois instances psychiques qui se forme sur une projection sur des modèles admirés et des exigences culturelles : c'est en réalité l'image de ce que l'individu devrait être, la norme à la hauteur de laquelle il devrait se positionner sous peine de culpabilité, voire de honte. Le psychanalyste atteste que l'idéal du moi est hérité du narcissisme infantile qui amène le sujet à projeter sur cet idéal une image parfaite et irréprochable et à en faire le deuil lui-même. Or, écrit Freud : « Ce que l'individu projette devant lui comme son idéal est le substitut du narcissisme perdu de son enfance, à l'époque où il était lui-même son propre idéal. (FREUD S.

1914 :93). Lu au prisme du contexte algérien, cette dynamique est particulièrement destructrice : la figure du combattant est considérée comme l'image de l'idéal du moi, par définition inaccessible, appartenant à un passé révolu et répondant à des exigences qui ne sont plus d'actualité. Ainsi, l'auréole du Martyr, amplifiée par la gloire du sacrifice et de la lutte pour la dignité et la liberté, est impossible à égaler ni même à approcher dans le contexte banal, souvent difficile, parfois humiliant de la société algérienne post-indépendance. Les Algériens héritent d'une figure paternelle qui les écrase et à laquelle ils ne peuvent se comparer sans crouler sous le poids de la comparaison. C'est de cette faille vertigineuse que se nourrit le malaise de la figure masculine algérienne. Chez Sadek Aïssat, cette construction est fortement présente : la quasi-totalité des personnages masculins sont des fils, réels ou symboliques, de martyrs, de Moudjahid. L'absence du père est constatée, mais une présence inconsciente symbolique s'établit très vite dans les récits. Ces mêmes personnages, citons Boualem de *La Cité du précipice*, ou le narrateur dans *L'Année des chiens*, semblent porter cet héritage comme un poids, en insistant sur le fait qu'ils n'ont jamais pu avoir accès à cette gloire que leurs pères étaient censés leur léguer.

1.2. La défaillance paternelle comme structure narrative récurrente

Pendant que l'idéal du moi représenté par la figure du Moudjahid traduit un idéal inaccessible et une projection subjective d'une instance inégalable, les figures paternelles réelles dans la littérature algérienne d'expression française ne sont pas positivement présentées. Ainsi, les pères sont soit absents, soit défaillants et destructeurs. Nous constatons que cette défaillance n'est pas un simple motif passager, mais plutôt une structure narrative récurrente qui traverse les textes. Chez Assia Djebar, par exemple, la figure paternelle est souvent ambivalente, représentée tantôt comme une figure protectrice, tantôt comme une forte présence qui limite les libertés. Toutefois, c'est une figure qui est également caractérisée par une sorte d'impuissance. Dans *L'Amour, la Fantasia*, publié en 1985, le père est certes un instituteur cultivé et ouvre à sa fille les portes du monde de la culture et de l'émancipation, mais se trouve incapable de trouver un équilibre constant entre les deux cultures, algérienne et française, et continue à cultiver un entre-deux fragile. Il échoue également à établir un véritable dialogue avec sa fille, héritière symbolique de la culture ancestrale, à travers les legs de sa grand-mère. Par ailleurs, le sujet subit lui-même le clivage culturel de l'entre-deux, ce qui se transmet à sa fille sans jamais se résoudre. Ce *Spaltung*, au sens freudien du terme, traduit la défaillance de la figure paternelle, qui est moins une absence qu'une présence fragile, insuffisante. Ainsi, symboliquement, la présence du père dans ce roman suscite plus de questions et d'interrogations qu'elle n'apporte de réponses. Chez Maïssa Bey, la figure du père semble représentée de manière plus radicale. Le père est, en effet, soit catégoriquement absent, soit exerçant une présence oppressante, voire violente. Dans *Cette fille-là* (2001), la maison de retraite où se déroule l'histoire est le témoin de plusieurs histoires de femmes dont les parcours convergent dans un point commun : un père absent, violent ou indifférent, laissant derrière lui des enfants sans boussole identitaire. Ces représentations du sujet masculin dans les récits de Maïssa Bey traduisent le caractère mélancolique, déséquilibré et fragile de la virilité dans la littérature algérienne d'expression française.

Le sujet masculin chez Kamel Daoud n'est pas épargné. Dans *Meursault, contre-enquête* (2013), le père biologique d'Haroun, frère de l'Arabe tué par Meursault, est absent et on n'en parle presque pas. La seule et unique figure parentale dans le récit est la mère,

figure imposante, quasiment dévorante. Tout au long du récit, le personnage principal est à la recherche d'une filiation symbolique rompue, d'une loi symbolique au sens lacanien du terme, qui permettrait à Haroun de désirer en son propre nom, au lieu de vivre par procuration, au nom d'un deuil inaccompli, celui du frère assassiné, de la figure sacrificielle : *Je vivais dans le deuil de mon frère comme dans une maison trop grande pour moi, avec des pièces que je n'avais pas le droit d'habiter. Ma mère en gardait les clés. Toutes les clés* (Daoud, 2013 :14). Cette métaphore architecturale traduit clairement la défaillance qu'on envisageait. En effet, d'un point de vue psychanalytique, la maison renvoie explicitement à l'espace du « moi », seconde instance psychique qui structure la psyché. Cet espace, ici, appartient à une tierce personne, et le fils devient locataire de sa propre demeure. Cette situation, hantée par le deuil inaccompli et l'absence du père titulaire du legs symbolique du martyr, traduit l'impossibilité à élaborer son propre désir.

1.3. L'Œdipe algérien : non pas le meurtre du père mais son évaporation

L'idée qui sera développée dans cette partie de l'article nécessite un retour sur les bases du concept œdipien de Sigmund Freud. Dans le schème classique de ce que l'on appelle le complexe d'Œdipe, nous retrouvons trois axes principaux : un père fortement présent et puissant symboliquement, un fils qui le rivalise, se compare à lui et finit par le tuer pour le remplacer auprès d'une mère, qui est l'objet de la lutte symbolique. Cette lutte, à la fois psychique et symbolique, permet au sujet masculin de se constituer comme entité désirante. Ainsi, le renoncement à la mère par peur de la castration est la structuration d'une loi symbolique qui conduit le sujet masculin à désirer d'autres objets et donc à entrer dans le monde symbolique de la virilité. Or, dans notre corpus — la littérature algérienne post-indépendance —, la figure paternelle n'est pas représentée comme étant puissante et résistante. Au contraire, le père disparaît avant de lutter, il s'évapore. Cette évaporation remplace le meurtre symbolique, que nous appellerons l'Œdipe algérien, et prive le sujet masculin de la lutte structurante qui lui permettrait de se construire. Sans adversaire symbolique, le sujet masculin est condamné à un statut de minorité psychique.

En effet, Lacan a démontré que la fonction psychique de la figure paternelle — plus symbolique que biologique — est une mise en place indispensable d'une instance psychique qui cadre les lois intériorisées (LACAN J. 1994). Ainsi, cette lutte symbolique permet de créer un espace clair entre le fils et la mère et garantit au fils le pouvoir de désirer d'autres objets. Toutefois, cette absence de relation triangulaire établissant l'équilibre des machines désirantes ne constitue pas simplement une difficulté psychologique : c'est toute la structure subjective qui est compromise. Dans la littérature algérienne, le sujet masculin souffre de cette déchéance de la figure paternelle ; privé de la lutte symbolique père-fils, ou encore aplati par une figure idéale inégalable, il n'a pas pu intérioriser les lois du désir. Cette analyse rejoint la réflexion fanonienne développée dans *Les Damnés de la terre* (Fanon, 1961 : 235). Frantz Fanon affirme que la violence coloniale ne se contentait pas de détruire les structures culturelles, politiques et économiques des nations colonisées, mais aussi leurs structures psychiques et symboliques. La littérature algérienne post-indépendance a explicitement montré cette déstructuration des instances désirantes chez le sujet masculin. Par ailleurs, les violences vécues par la société après l'indépendance n'étaient pas moins importantes que la violence coloniale.

2. Le désir empêché : économie libidinale et sidération du sujet masculin

2.1. La sidération libidinale comme état dominant

La figure paternelle tantôt amoindrie, tantôt effondrée, et l'idéal du moi incomparable ont des effets très importants sur l'économie du désir des personnages masculins de la littérature algérienne. Cet état traduit ce que la psychanalyse nomme une sidération libidinale. Cet état ne renvoie pas à une apathie — les personnages ne sont nullement dépourvus de sentiments et d'émotions — mais ils semblent plutôt impuissants, voire paralysés vis-à-vis du monde extérieur. Freud a décrit dans *Pour introduire le narcissisme* (1914) un état que l'on peut qualifier de retrait libidinal (Freud, 1914:81) ainsi, lorsque le Moi est envahi par l'angoisse, assiégé par un trauma, la libido se retire des objets externes et se retourne vers le sujet lui-même dans un mécanisme de survie. Cette situation conduit le sujet à ne plus s'investir dans le monde extérieur, ni s'engager pour une cause ou un idéal ; il demeure, pour ainsi dire, spectateur, et perçoit le monde comme un simple témoin. Cet état de sidération nous rappelle fortement les personnages masculins de Sadek Aïssat : *Je regardais les autres vivres comme on regarde un film dont on aurait égaré le ticket d'entrée. Tout se passait devant moi, animé, bruyant, vrai — mais sans moi. Il me semblait que j'attendais quelque chose qui ne viendrait pas, ou qui était déjà passé sans que je m'en aperçoive.* (Aïssat, 1998 :47). Cet extrait explicite clairement cette sidération libidinale, qui a comme conséquence la paralysie psychique du sujet. Le personnage semble demeurer à l'extérieur de sa propre vie, la regardant de l'extérieur, impuissant. Nous remarquons à travers cette citation qu'il y aurait un maillon manquant, un processus structurant qui n'aurait pas abouti, et qui constitue aujourd'hui un frein à toute émancipation libidinale. Cet état nous fait penser à un entre-deux, un état de suspend qui caractérise également un des personnages masculins de Maïssa Bey. Dans *Au commencement était la mer* (1996), Salim semble être paralysé, indécis entre ses propres désirs et les injonctions familiales et religieuses, sans pouvoir réaliser un quelconque équilibre, aussi bien social que psychique. Il observe alors Nadia, protagoniste féminin du roman, sans pouvoir s'engager fermement et exprimer son désir d'homme ; son admiration reste suspendue, superficielle : *Il voulait lui dire quelque chose. Il ne savait pas quoi. Ou plutôt, il savait, mais les mots ne franchissaient pas cette frontière invisible entre sa pensée et sa bouche, comme s'il avait besoin d'une autorisation qu'on ne lui accorderait jamais.* (Bey, 1996 :83). Nous rencontrons ici une métaphore, celle d'une autorisation non accordée, d'un accès interdit. L'impasse ici n'est nullement due à une absence de désir, mais plutôt à un sentiment d'illégitimité qui prend source dans la défaillance de la figure paternelle et l'échec de l'accomplissement des processus désirants. En d'autres termes, en l'absence d'un père, ou son équivalent symbolique, qui lui autorise son désir pour des objets extérieurs et le légitime, le sujet demeure éternellement bloqué dans une hésitation et en attente d'une permission.

2.2. Le désir comme danger : refoulement et violence latente

Tandis que l'état de sidération libidinale est une situation de paralysie psychique, le refoulement du désir conduit souvent à une violence latente. Dans un contexte particulier comme celui de la décennie noire en Algérie, désirer une femme, un avenir plus prometteur ou une liberté de penser et d'expression étaient des motifs de représailles qui pouvaient être mortelles. Les formes de désir à cette époque étaient justement ciblées — musique, danse, création — et la violence s'articulait autour de ce processus désirant, pourtant psychiquement sain. Cette répression s'est progressivement installée dans la psyché collective et a encore contribué à la paralysie symbolique du sujet masculin. Freud a, effectivement, analysé dans *Malaise dans la civilisation* la manière avec laquelle la civilisation, ou encore la culture, contraint le sujet à renoncer à plusieurs manifestations

de son désir. Ainsi, une bonne partie de la libido devrait être sacrifiée au profit du lien social et de la collectivité (Freud, 1930). Néanmoins, lorsque cette renonciation est imposée par la violence au lieu de la négociation symbolique, elle génère une pulsion refoulée qui nécessite une issue immédiate. Ce que la société ne permet pas de s'exprimer par le désir s'exprimera par la destruction. Cette dynamique apparaît de façon récurrente dans la littérature algérienne, notamment des années 90. Dans les récits aïssatiens, la violence est représentée de plusieurs manières : au-delà de la violence réelle que nous connaissons tous, elle est également présente comme soubassement textuel, traversant les histoires et les personnages comme une texture littéraire. Les personnages masculins violents ne sont nullement représentés comme des monstres apathiques, mais surtout comme des sujets dont le désir est refoulé, voire interdit. Cette lecture psychanalytique de la violence la déplace radicalement : au lieu d'être une manifestation de puissance et de pouvoir, elle devient le symptôme d'une défaillance et d'une impuissance.

2.3. Le corps masculin comme espace du désir impossible

Cette perturbation libidinale ne se manifeste pas uniquement dans la psyché des sujets, mais s'inscrit également dans les corps des personnages masculins de la littérature algérienne. En effet, le corps n'est que très rarement décrit comme espace de jouissance et de plaisir, mais comme source de honte, de souffrance ou de pure fonctionnalité. Cette représentation du corps masculin contraste pertinemment avec la représentation érotique du corps et atteste d'une délibidinalisation du corps (Freud, 1920). Chez Sadek Aïssat, le corps des personnages masculins devient souvent un boulet que le personnage traîne tout au long du récit. Lieu où s'inscrivent les souffrances, les tourments et les frustrations des hommes, leur corps est décrit comme un mur, celui des lamentations. Le champ lexical du corps chez l'auteur de *L'Année des chiens* tourne autour de la douleur, de la pesanteur et de la fatigue : *Mon corps était une valise trop lourde que je traînais d'un endroit à l'autre sans savoir pourquoi ni pour quoi. Il ne me servait à rien. Il était là, encombrant, réclamant de la nourriture et du sommeil, sans jamais rien donner en retour que cette usure quotidienne.* (Aïssat, 2002 :61). La métaphore de la valise est ici frappante. En psychanalyse, elle représente un contenant mais sans contenu essentiel. Le corps-valise de Sadek Aïssat traduit explicitement la dépossession libidinale : il n'est plus le lieu où est incarné le désir, mais plutôt un fardeau, un objet extérieur, une charge. Dans *Au-delà du principe du plaisir*, Freud décrit la pulsion de mort, dite Thanatos, comme un retour du vivant à l'inorganique, réduisant toute tension à zéro, s'opposant ainsi à Éros. Les corps des personnages masculins de Sadek Aïssat semblent justement habités par cette pulsion, une Thanatos discrète, silencieuse. Chez Assia Djebar, la représentation du corps masculin est différente. Plus présents et plus forts que chez Sadek Aïssat, les corps des hommes ne sont pas décrits comme étant défaillants, mais comme dépendants du regard des femmes. Sans existence autonome, le corps masculin n'existe qu'au prisme du regard féminin, ce qui est, en soi, une insuffisance.

3. La mélancolie virile : le deuil impossible

3.1. La mélancolie freudienne appliquée au sujet masculin algérien

La sidération libidinale et la défaillance de la figure paternelle analysées dans les deux premières parties convergent vers un autre axe de lecture qui nous permettrait de mieux cerner les portraits des personnages masculins dans la littérature algérienne : la mélancolie virile. Ce concept s'appuie sur la distinction de Sigmund Freud entre la mélancolie et le deuil, explicitée notamment dans *Deuil et mélancolie* (1917). Pour le

psychanalyste, le deuil et la mélancolie ont la même source, le même élément déclencheur : la perte. Toutefois, la convergence s'arrête ici, puisqu'il existe une différence de taille : lors d'un deuil, le sujet sait ce qu'il a perdu et en a tout à fait conscience – un être cher, un pays, un rêve, etc. – et peut donc entreprendre le travail psychique du deuil, qui consiste en l'acceptation progressive de la séparation avec l'objet perdu. En revanche, dans la mélancolie :

La mélancolie se caractérise du côté psychique par une dépression profondément douloureuse, une suspension de l'intérêt pour le monde extérieur, la perte de la faculté d'aimer, l'inhibition de toute activité et la diminution du sentiment d'estime de soi qui s'exprime en des auto-reproches et auto-injures et va jusqu'à l'attente délirante du châtement. (Freud, 1917 : 148)

La différence clé entre les deux concepts – deuil et mélancolie – c'est que dans la mélancolie, le sujet ne sait pas ce qu'il a perdu et n'a pas conscience de l'intensité de la perte. Cette distinction est primordiale pour nous, car nous suggérons que les personnages masculins dans la littérature algérienne d'expression française ne souffrent pas uniquement de deuil – situation où le sujet est tout à fait conscient de l'objet de la perte –, mais aussi et surtout de mélancolie. Ils doivent faire le deuil d'un objet qu'ils ne connaissent pas, deuil impossible d'un idéal de virilité qu'ils n'ont jamais possédé : la virilité héroïque et martyre du Moudjahid, la puissance du père fondateur. Ainsi, les sujets masculins doivent faire le deuil d'un objet qu'ils ne connaissent pas, qu'ils n'ont jamais eu, mais dont la perte les ronge au plus profond de leurs êtres. Ce mécanisme génère dans les textes littéraires une espèce de vide identitaire qui se manifeste de plusieurs manières : errance (les personnages se déplacent sans but ni repères), silence (les personnages ne s'expriment pas et ne parlent pas d'eux-mêmes), incapacité à se projeter, etc. Ces traits caractérisent autant les personnages aïssatiens, comme Boualem ou Dz, que le personnage principal de Kamel Daoud : Haroun.

3.2. De la mélancolie à la violence : quand le deuil impossible devient destructeur

Freud affirme que dans la mélancolie, le sujet développe une certaine agressivité, souvent symbolique, non pas envers l'objet perdu – car il ne le connaît pas –, mais plutôt contre le Moi lui-même. Ce qui explique les mécanismes d'auto-reproches, de haine de soi ou d'auto-flagellation symbolique. Toutefois, lorsque cette agressivité ne peut être cadrée par un travail de deuil réfléchi et conscient, elle se retourne vers l'extérieur. Cette dynamique permet de lire la violence masculine dans la littérature algérienne non pas comme un signe de pouvoir viril, mais comme le symptôme d'une impuissance symbolique, d'un moi en détresse. De ce fait, nous pouvons constater que les personnages violents de notre corpus ne sont pas forts, mais ce sont des sujets qui ne possèdent aucun autre moyen d'exprimer leur mal, leur perte. Dans cette optique, Haroun de *Meursault, contre-enquête* avait commis un meurtre le soir de l'indépendance, mais cet acte, pourtant excessivement violent, ne traduit pas, selon les descriptions du personnage, une force quelconque, mais plutôt une extériorisation d'une lutte intérieure, un acte mélancolique : « *J'avais tué un homme, et cela n'avait rien changé. Ni pour moi, ni pour ma mère, ni pour le pays. Mon frère était toujours mort et le soleil était toujours aussi indifférent à tout ça. J'avais cru que cela fermerait quelque chose. Cela n'avait rien fermé* » (Daoud, 2013 : 112). Ce passage, d'une grande intensité, décrit l'acte de violence de Haroun comme un deuil raté, le deuil d'une autre personne et sur un objet inconnu. C'est une tentative d'élaboration de ce deuil, dans le but de le faire et de s'en débarrasser, mais cette dynamique échoue à libérer le personnage, qui demeure, malgré ses actes en apparence

libérateurs, enchaîné par la mélancolie. Cette violence virile, masculine, ne s'articule en aucun cas dans une perspective cathartique, puisque la blessure que subissent ces personnages est trop profonde, trop ancienne. La transmission transgénérationnelle du trauma est devenue un concept clé de la psychanalyse contemporaine, développée par Nicolas Abraham et Maria Torok. Les psychanalystes ont démontré que les blessures qui n'ont pas été élaborées se transmettent de génération en génération sous forme de « fantômes » : une sorte de présence spectrale, un fardeau non identifié que la génération endosse, sans en connaître ni la nature ni l'origine : « Le fantôme est une formation de l'inconscient qui s'est avérée être due non pas à un refoulement subi par le sujet lui-même, mais à l'empathie directe avec l'inconscient ou le refoulé d'un objet parental. » (Abraham et Torok 1978 :293). Dans notre corpus, chaque personnage est hanté par un spectre. Dans le cas de Haroun, il s'agit du fantôme du frère tué injustement. Dans le cas des personnages aïssatiens, ils sont obsédés par la perte prématurée de frères ou de pères. Chez les auteures comme Assia Djebar ou Maïssa Bey, les personnages masculins sont hantés par le fantôme de leur virilité. Le personnage masculin devient alors le réceptacle d'une mélancolie transgénérationnelle dont il ne peut se débarrasser puisqu'elle n'est pas sienne.

Conclusion

Au terme de cette lecture psychanalytique de la littérature algérienne d'expression française post-indépendance, nous avons tenté d'interroger le personnage masculin. Ainsi, plusieurs axes de lecture se sont dégagés : la construction symbolique d'un idéal du Moi, inspiré d'un mythe fondateur inégalable et dont la comparaison écrase le sujet ; la défaillance ou l'absence du père, réel ou symbolique, qui produit des sujets prisonniers d'un idéal du moi inaccessible, construit sur la base de représentations mythiques et idéalisées. Par ailleurs, cette défaillance génère des perturbations profondes dans l'économie libidinale du sujet, ce qui condamne le personnage masculin à un état de sidération et une paralysie du désir, incapables de s'investir pleinement dans le monde. Cette perturbation a également conduit à une auto-dépréciation des personnages masculins et de leurs corps. Loin d'être le lieu d'inscription de leur virilité, le corps des personnages masculins de la littérature algérienne traduit la souffrance, le mal-être et la défaillance de leur virilité. Enfin, la lecture psychanalytique des textes de notre corpus montre que les personnages masculins souffrent d'une mélancolie liée à des blessures transgénérationnelles, héritées du passé tumultueux de la nation. Cette perturbation s'articule aussi en violence, symbolique ou réelle, qui se dresse contre soi autant qu'envers le monde extérieur. Cette lecture analyse la violence comme étant une manifestation de l'impuissance et de la défaillance, et non celle d'un quelconque pouvoir. Cet article ambitionne à démontrer la richesse et la pertinence de la lecture critique psychanalytique en analysant les symptômes collectifs manifestés dans la littérature. Nous comprenons que la littérature n'est pas seulement un objet esthétique, mais aussi le lieu où s'articulent les contradictions d'une société, ses faiblesses et ses défaillances.

Références bibliographiques

- ABRAHAM N. et TOROK M. 1978. *L'Écorce et le noyau*. Flammarion. Paris.
 AÏSSAT S. 1996. *L'Année des chiens*. Éditions Anne Carrière. Paris.
 AÏSSAT S. 1998. *La Cité du précipice*. Éditions Anne Carrière. Paris.
 AÏSSAT S. 2002. *Je fais comme fait dans la mer le nageur*. Éditions de l'Aube. La Tour d'Aigues.
 BEY M. 1996. *Au commencement était la mer*. Éditions Marsa. Alger.
 BEY M. 2001. *Cette fille-là*. Éditions de l'Aube. La Tour d'Aigues.

- BONN C. 1985. *Le Roman algérien de langue française. Vers un espace de communication littéraire décolonisé ?*. L'Harmattan. Paris.
- CALLE-GRUBER M. 2001. *Assia Djebar ou la résistance de l'écriture. Regards d'un écrivain d'Algérie*. Maisonneuve & Larose. Paris.
- DAOUD K. 2013. *Meursault, contre-enquête*. Éditions Barzakh. Alger.
- DJEBAR A. 1985. *L'Amour, la fantasia*. Jean-Claude Lattès. Paris.
- FANON F. 1961. *Les Damnés de la terre*. Éditions François Maspero. Paris.
- FREUD S. 1914. « Pour introduire le narcissisme », trad. J. Laplanche, dans *La Vie sexuelle*. Presses Universitaires de France. Paris. 1969. p. 81-105.
- FREUD S. 1917. « Deuil et mélancolie », trad. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, dans *Métopsychoanalyse*. Gallimard. Paris. 1986.
- FREUD S. 1920. *Au-delà du principe de plaisir*, trad. J. Laplanche et J.-B. Pontalis. Payot. Paris. 2010.
- FREUD S. 1921. *Psychologie des masses et analyse du moi*, trad. B. Féron. Payot. Paris. 2010.
- FREUD S. 1930. *Malaise dans la civilisation*, trad. Ch. et J. Odier. Presses Universitaires de France. Paris. 1971.
- LACAN J. 1994. *Le Séminaire, Livre IV : La Relation d'objet (1956-1957)*, texte établi par J.-A. Miller. Éditions du Seuil. Paris.